

Dougherty, James E. et Pfaltzgraff, Robert L., *Contending Theories of International Relations*, Philadelphie, J.B. Lippincott, 1971, 416 p.

Reynolds, P.A., *An Introduction to International Relations*, Londres, Longman, 1971, 275 p.

Forward, Nigel, *The Field of Nations*, Londres, Macmillan, 1971, 207 p.

Ferry de Kerckhove

Volume 4, Number 1-2, 1973

La sécurité européenne

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/700297ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/700297ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

de Kerckhove, F. (1973). Review of [Dougherty, James E. et Pfaltzgraff, Robert L., *Contending Theories of International Relations*, Philadelphie, J.B. Lippincott, 1971, 416 p. / Reynolds, P.A., *An Introduction to International Relations*, Londres, Longman, 1971, 275 p. / Forward, Nigel, *The Field of Nations*, Londres, Macmillan, 1971, 207 p.] *Études internationales*, 4(1-2), 200–203.
<https://doi.org/10.7202/700297ar>

développé qu'il faut attribuer le sous-développement. Mais s'il ne le dit pas, ses propos l'illustrent. Il ne dit pas non plus que l'impérialisme a servi la cause du développement de l'Occident. Au contraire, il le nie en insistant sur la part minime qu'auraient prises les exportations vers les colonies au XIX^e siècle. Il évite cependant de demander si ce faible pourcentage n'était pas indispensable au fonctionnement du système, si cette soupape n'était pas nécessaire. La traite des esclaves n'a-t-elle joué aucun rôle pour l'essor économique de l'Occident? Le coton indien n'a-t-il pas facilité le développement de l'industrie textile anglaise? Bairoch évite aussi de parler des fortunes immenses (armateurs, planteurs, colons, etc.) qui ont été amassées dans le Tiers-Monde et rapatriées par la suite. Bien sûr, ceci se situe après les premières phases de l'industrialisation, mais il a fallu la consolider cette révolution. Et les émigrations des trop-pleins de population; et l'exportation des repris de justice vers les colonies? Cela a-t-il été inutile à l'Europe? Ainsi l'impérialisme et le colonialisme seraient des aventures, des erreurs totalement inconscientes? Alors pourquoi existent-ils encore sous plusieurs formes? Quoiqu'il en soit, ils laissent le Tiers-Monde dans un piteux état. Pour s'en sortir celui-ci doit faire face à de nombreux obstacles.

Bairoch insiste beaucoup sur l'obstacle démographique, de même que sur l'obstacle technique. En effet, alors qu'au moment de la révolution industrielle en Occident, l'écart très faible entre le savoir-faire traditionnel et la technique nouvelle rendait possible l'imitation, cet écart aujourd'hui est infiniment plus grand alors que la technique offerte aux pays du Tiers-Monde est très sophistiquée. Une conséquence de ce problème est la dépendance quasi totale envers les pays développés pour les biens d'équipement, ce qui est un blocage à l'industrialisation puisque le processus de croissance industrielle auto-entretenu est alors impossible. Bairoch démontre encore toute une série d'obstacles qui se ramènent à des cercles vicieux, comme dans le domaine des transports et des termes des échanges. Dans tous les cas, les constances sont la dépendance envers l'Occident et le développement du sous-développement. Malgré cette démonstration

qu'il présente sous tous les angles, la seule solution que Bairoch en arrive à proposer est particulièrement décevante d'irréalisme. Il la qualifie d'ailleurs d'utopie puisqu'elle exigerait un ralentissement volontaire de la croissance économique dans les pays développés et une répartition plus équitable des richesses par un accroissement massif de l'aide sans le moindre changement structurel dans la politique économique.

Dans toute son approche, Bairoch sépare l'économique du social, du politique. Il se refuse donc à analyser pourquoi la Chine est le seul pays à se sortir de l'impasse et il tente de minimiser l'importance de la nature du régime. Il est donc assez logique que la seule solution qui lui apparaisse en soit une d'utopie totale. Ce livre de Bairoch n'en représente pas moins, comme les autres œuvres qu'il a publiées sur le sujet, une étude sérieuse, intéressante, et modérée de ce problème immense qu'est le sous-développement.

Rodolphe DE KONNINCK

Géographie
Université Laval

DOUGHERTY, James E. et PFALTZGRAFF, Robert L., *Contending Theories of International Relations*, Philadelphie, J. B. Lippincott, 1971, 416p.

REYNOLDS, P. A., *An Introduction to International Relations*, Londres, Longman, 1971, 275p.

FORWARD, Nigel, *The Field of Nations*, Londres, Macmillan, 1971, 207p.

Ces trois ouvrages portent sur la théorie des relations internationales et pourtant, il ne s'agit pas de copies conformes. Bien mieux, à beaucoup d'égards, ils se complètent. Celui de Reynolds constitue une introduction « traditionnelle », celui de Dougherty et Pfaltzgraff est un essai de synthèse tandis que le petit livre de Forward est une critique de haut calibre. Chaque ouvrage mérite donc quelques commentaires séparés.

L'ouvrage de Dougherty et Pfaltzgraff sur les innombrables contributions à la théorie des relations internationales pourrait bien mériter

le titre de « somme » sur la question, dans le plus pur sens « aquinien » du terme. On se demandait qui aurait le courage de faire le tri un jour. Ce tri est indispensable pour retrouver le fil d'Ariane du progrès dans les méandres de l'accumulation théorique. Il n'est pas surprenant qu'ils s'y soient mis à deux pour rédiger cette vaste recension. Il est beaucoup plus surprenant de constater qu'ils n'ont pas échoué, qu'ils n'ont pas chancelé en route. Tout n'est pas dit dans ce livre, mais en général tout y est bien dit. Du côté négatif, cependant, on ne peut s'empêcher de penser à une formule de « bourrage de crâne » ultime, destinée à faciliter, à la dernière minute, tel examen général ou examen de synthèse d'un étudiant angoissé... Nonobstant cette impression un peu déplaisante, l'ordonnance de l'ouvrage est remarquable. Pour une fois, on peut distinguer de façon systématique de multiples écoles de pensée, sans nécessairement tomber dans la discussion piège du « behaviorisme *versus* anti-behaviorisme ».

Nous ne pouvons nous permettre ici de dresser une table des matières commentée de ce volume. Il suffira de souligner les parties les plus intéressantes et d'évoquer la trame générale de l'ouvrage. En introduction, les auteurs posent le problème de la théorie des relations internationales. Tout y passe, niveaux d'analyse, objet d'étude, scientisme et historicisme, théorie et empirisme, etc. Les auteurs montrent exactement à quels courants se rattachent les divers théoriciens. En ce qui concerne les réponses épistémologiques, on reste un peu sur sa soif : on se demandera toujours si, en dépit des tentatives de systématisation des relations entre États, la théorie de ces relations est autre chose qu'une réflexion ordonnée ou une spéculation intuitive sur les rapports interétatiques. Même si la réponse était négative, cela n'ôterait pas son utilité à la théorie, pour peu qu'on se donne la peine de préciser ce que l'on entend en faire. S'agit-il de comprendre ou d'expliquer l'histoire, de prévoir son déroulement ou de proposer d'orienter son cours ? Selon l'objet de l'étude, la théorie variera, des principes philosophiques aux calculs factoriels.

Dans l'ensemble, les auteurs partent des théories générales pour ensuite se consacrer aux approches plus spécifiques. C'est ainsi qu'ils

commencent par une discussion des relations entre l'homme et son environnement (les Sprouts reçoivent la part du lion dans l'exposé), pour ensuite aborder les grandes théories réalistes d'après la Deuxième Guerre mondiale (Niebuhr, Spykman, Schuman, Morgenthau, Kennan, Wolfers, Strauss-Hupé et Aron). L'exposé sur la dialectique des finalités chez Wolfers est très bien rendu. Les auteurs passent ensuite aux théories systémiques des relations internationales, avec Boulding, Parsons (ce dernier en quatre pages, ce qui est un exploit), McClelland (qui, à force de s'interroger sur le volume des interactions, a fini par oublier leur contenu et les objectifs qui y président), Kaplan (les auteurs ne se donnent malheureusement pas la peine de montrer combien les règles essentielles de Kaplan ne sont même pas des conditions suffisantes pour l'existence de ses systèmes). C'est d'ailleurs l'absence de critiques solides qui constitue la principale lacune de l'ouvrage. À force de vouloir n'être que des interprètes, les auteurs en viennent à oublier le caractère d'orientation pédagogique et critique de leur manuel.

Les auteurs évoquent les théories anciennes des conflits sans attacher suffisamment d'importance à la pensée de Clausewitz. Les théories de l'impérialisme et de la guerre donnent lieu au sempiternel abrégé de Marx et de Lénine avec les critiques de Aron et de Schumpeter. L'exposé des théories de la guerre révolutionnaire est nettement insuffisant et se limite à de longues notes de référence. Par contre, les auteurs excellent dès qu'il s'agit d'illustrer les théories psychologiques, de l'instinct, de l'agression, des frustrations ou de l'image. Ils consacrent un chapitre à l'analyse sociologique de la révolution selon l'école psychosociale américaine. Visiblement, les auteurs se sentent plus à l'aise dès qu'il s'agit d'exposer les approches américaines (Gurr, Feierabend, Calvert, etc.). Car évidemment, comme dans la plupart des ouvrages américains, il ne semble y avoir de science politique qu'aux États-Unis... Les théories de la dissuasion sont évoquées de façon succincte, mais le lecteur trouvera d'innombrables références pour compléter son information. On ne trouve malheureusement aucune référence au chef-d'œuvre d'André Glucksmann sur *Le Discours de la guerre*. Le

chapitre sur les théories de l'intégration est un excellent point de départ à toute bonne étude sur la question et ne se limite pas à un exercice laudatif à l'endroit du Marché commun. Le chapitre sur les théories décisionnelles est un des meilleurs du livre, même s'il omet la contribution la plus valable dans ce domaine, à savoir, celle de Brecher, Steinberg, Stein dans le *Journal of Conflict Resolution* de 1969. Enfin, les auteurs démystifient la théorie des jeux et soulignent la valeur pédagogique des simulations. Ils omettent malheureusement de parler des efforts de Burton au niveau du contrôle des communications. Dougherty et Pfaltzgraff concluent leur ouvrage en soulignant à juste titre que les études qualitatives devront venir compléter les études quantitatives qui pullulent de nos jours, si un certain progrès doit voir le jour en relations internationales. Malheureusement, à force de vouloir faire une synthèse, l'ensemble de leur étude a quelque chose de statique qui ne rend pas suffisamment compte du foisonnement intellectuel des dernières années au niveau de la recherche empirique. Eussent-ils montré davantage et de façon plus systématique comment chacune de ces théories se rattachait à un courant de recherche empirique, les auteurs n'auraient pas laissé s'infiltrer chez le lecteur un certain découragement.

* * *

Il en va tout autrement du petit ouvrage optimiste et remarquablement écrit de Nigel Forward qui cherche à nous révéler tout le potentiel des recherches semi-théoriques, semi-empiriques. L'auteur se propose en effet de jeter un pont entre les théories des relations internationales et la réalité qu'affrontent chaque jour les dirigeants. C'est d'ailleurs pourquoi il intitule son ouvrage « le champ des nations », le concept étant nettement plus concret que celui de système. Le champ, c'est cet espace physique diffus, distinct des États eux-mêmes et qui n'a de limites que celles des phénomènes qu'il englobe. C'est donc davantage le contenu que le contenant des relations interétatiques.

Forward réfute les critiques à l'endroit de l'approche « scientifique » des relations internationales. Comme tout bon théoricien, il propose de réduire le nombre de variables intégrées dans un modèle d'explication et de considérer le passé, le présent et l'avenir comme un labora-

toire de recherche, tout comme en météorologie. Il soutient que l'analyse scientifique des relations internationales peut avoir une influence sur la conduite humaine. Quant à l'éternelle question de l'impondérable humain, l'auteur, avec humour, assure que la découverte de régularités dans des comportements n'ôtera rien à la personnalité et à la dignité humaine. Il soutient enfin que la somme des mini-théories, loin de constituer un émiettement des efforts de théorisation, représente une série d'îlots, de points de repères indispensables. Ainsi dans l'étude d'un organisme biologique ou d'un champ politique, on passe de la biochimie (la logique décisionnelle) à la physiologie (l'analyse de la politique étrangère), puis à l'anatomie comparative (analyse comparative des nations), pour finir par l'étude du comportement (étude des interactions).

L'auteur effectue ensuite une critique admirable de la théorie des jeux dont il démontre la lacune principale, à savoir l'indétermination. Il faudrait, pour l'appliquer avec plus de profit, tenir compte du coût de l'information. Par contre, l'auteur s'insurge contre l'axiome de la non-transitivité : la classification des options fait partie implicite du processus décisionnel et la décision découle de cette classification. Si l'évaluation est implicite, il s'ensuit déjà une décision virtuelle. À quoi sert une théorie des jeux qui n'interviendrait qu'après l'analyse des *payoffs*. Ce n'est donc pas tant la technique que son objet, qui rend la théorie des jeux *inutile*.

Dans sa recherche d'un modèle, l'auteur passe en revue, avec un esprit critique très vif, les différentes contributions qui ont débouché sur des applications concrètes : jeux, communications, interactions, graphes, « dimensionnalité » (Rummel), *correlates of war* (Singer). Il soutient que la matière très riche dévoilée par tous ces chercheurs attend encore une fécondation théorique majeure, c'est-à-dire, la création d'un modèle. Il manque « un système déductif dont les composantes, et les relations entre elles, correspondent à certains éléments clairement identifiés et à leurs relations entre eux, au sein du système étudié ».

L'auteur se tourne ensuite vers les tentatives de simulation et estime que le célèbre projet TEMPER constitue un modèle dans son acception scientifique du terme. Mais évidemment, il

reste tout problème de la validation des modèles de simulation, problème qu'il faudra résoudre un jour si l'on veut faire passer le modèle du stade pédagogique à l'antichambre des décideurs. Enfin, l'auteur effectue une autopsie d'une crise en y appliquant les grandes règles de la « médecine » pour déboucher sur une perspective générale de la théorie. Il explique le type de mesures à utiliser, la forme de cadre à envisager, le niveau théorique à atteindre et enfin, le type de réponses à donner. L'auteur nous révèle pleinement son humour, allié à un sens profond de la réalité par rapport aux modèles dans la petite scène futuriste qui oppose « les grands prêtres » du culte de la simulation aux praticiens de l'action politique, les premiers finissant par retomber sur le « bon sens commun » pour justifier les *inputs* de leurs modèles, dès qu'il s'agit de choisir les variables essentielles.

* * *

Quant à l'ouvrage de P. A. Reynolds, on peut esquisser en quelques traits sa démarche. Après avoir défini les relations internationales, il divise son étude en deux parties, les relations « micro-internationales » et les relations « macro-internationales », c'est-à-dire, la politique étrangère *versus* le système international. La première partie comprend la définition des acteurs ; l'auteur nous révèle une remarquable culture historique ; les exemples sont choisis avec finesse. Il traite ensuite du délicat problème de l'intérêt national en tentant d'en déceler les motivations premières. Mais il constate que pour pouvoir utiliser le concept d'intérêt national afin de représenter les objectifs d'un État, il faut permettre la présence simultanée d'objectifs effectivement ou éventuellement incompatibles. Norme théorique acceptable selon lui (ici, il eût fallu émettre davantage de réserves), l'intérêt national, si souvent invoqué, n'est pas identifiable et pratique. Mais l'auteur se devait de l'étudier, ne serait-ce qu'à des fins pédagogiques.

L'auteur analyse ensuite les influences sur la politique étrangère selon le schéma traditionnel de l'environnement interne et de l'environnement international. Il part d'une analyse des objectifs généraux des États pour ensuite illustrer que la politique est un processus limité par des contraintes dont les plus importantes sont les décisions antérieures. L'auteur évoque en

suite les principales contraintes physiques et psychologiques. D'une façon générale, les idées ne sont pas neuves mais le style de présentation est remarquable et fait un peu penser à l'ouvrage de Herz, *International Politics in the Atomic Age* : pas de graphiques, de classifications visuelles, mais une série de considérations logiques admirablement étayées d'exemples historiques. L'ouvrage se lit un peu comme un roman. L'auteur laisse découvrir au lecteur les idées-forces et la trame du livre, ce qui est un excellent exercice pédagogique.

Le chapitre sur l'environnement international traite du « système diplomatique », des formes « d'associations internationales ». Il parvient, par ces rubriques, à couvrir toutes les facettes des institutions internationales sans jamais écraser le lecteur. Malheureusement, ayant établi volontairement une dichotomie rigide entre la politique étrangère et le système international, il ne peut guère aller au-delà des considérations institutionnelles. Quand l'auteur évoque les moyens pour réaliser les objectifs il parvient à relier les *choix tactiques* aux moyens matériels, allant ainsi au-delà de l'éternelle et insuffisante corrélation entre l'objectif poursuivi et les capacités pour les mettre en œuvre. Évoquant enfin le processus d'élaboration politique, l'auteur en termine avec son étude très proche de l'école décisionnelle de la politique étrangère. La deuxième partie est plus courte ; l'auteur évoque brièvement les systèmes internationaux, étatiques « comportementaux » (interactionnels) pour aborder, malheureusement sous l'égide de David Easton, la transformation des systèmes, alors que le modèle d'Easton est probablement celui qui rend le moins compte du changement.

Ces trois volumes s'adressent à différents lecteurs. Le premier est façonné pour l'étudiant à la veille d'un examen ou pour le chercheur qui se demande ce qu'untel ou untel avait à dire sur un sujet donné. Le dernier est une excellente introduction dont le principal mérite est sa lecture aisée. Enfin le second, qui a notre prédilection, s'adresse à qui le veut, est captivant du début à la fin ; confus et clair, tout à la fois, il perd le lecteur, le récupère ; bref, il représente un véritable effort de recherche.

Ferry de KERCKHOVE

Science politique,
Université Laval